

tant. Il mit le cocher au courant de ce qui se passait, et lui promit un énorme pourboire s'il parvenait à conduire dans sa voiture, au bureau de police, l'homme suspect qui allait sortir de la maison du commerçant, et qu'il lui désignerait.

La proposition fut acceptée, et le malheureux jeune homme tomba dans le piège. Au seuil de la porte, il voit le *drochky*, hèle le cocher et lui dit de le mener au quartier de Voznessensky, précisément voisin de la caserne des gendarmes.

Le Juif riait dans sa barbe.

Le cocher met sa voiture en mouvement. Mais, arrivé à quelques centaines de pas du lieu indiqué, il tourne brusquement vers la caserne et lance à fond de train son cheval en le fouettant vigoureusement.

Le voyageur, croyant à une méprise, lui crie de rebrousser chemin, et ne fait qu'accélérer sa course.

Alors, comprenant qu'il est trahi, il saisit un revolver caché sous son vêtement et le décharge à deux reprises sur le cocher.

Celui-ci tomba, blessé, de la voiture lancée à toute vitesse.

L'inconnu saute à terre, le revolver à la main. Mais les gendarmes accouraient au bruit de la double détonation. Le malheureux cherche à s'enfuir au milieu des clameurs.

Se voyant cerné, presque atteint par les hommes de la police, il s'arrête et, d'un troisième coup de revolver se fait sauter la cervelle.

Les papiers saisis sur le cadavre attestèrent qu'on se trouvait bien en présence d'un ancien condamné politique échappé des prisons de Kieff.

Un petit paquet de lettres, à moitié déchirées, trouvé sur sa poitrine, expliqua pourquoi il était venu en Sibérie.

Le malheureux était fiancé à une jeune fille condamnée depuis peu à la déportation pour affiliation à une société secrète.

La jeune Ukrainienne se trouvait détenue aux environs de Tomsk. Les exilés politiques ne sont pas toujours—les femmes surtout—astreints à un travail forcé : on se borne à les interner dans une ville ou un village, où ils sont libres de vivre à leur guise, mais sous la surveillance de l'autorité. Il fallait donc, pour celui qui voulait arracher cette jeune fille à son sort, pénétrer jusqu'à elle sans éveiller le soupçon.

Tout était préparé pour mener à bien cette évasion, dont le plan avait été longuement médité. Déjà l'infortuné jeune homme avait acheté une tarantas, s'était muni de provisions pour commencer le voyage, de graisse pour les roues, de clous, d'une hache pour les réparations urgentes à faire en route quand survient un accident : car en ce pays-là il faut songer à tout. En montrant son passe-port il devait se procurer des chevaux de poste.

Le prétendu ingénieur s'était muni de deux passe-ports, dont un portant un nom de femme et sur lequel figurait un signalement se rapportant assez exactement au signalement de celle qu'il s'agissait de délivrer.

Le fiancé de la jeune fille portait aussi sur lui divers papiers en écriture chiffrée, provenant sans doute d'un comité nihiliste, et une somme d'argent assez ronde (un peu plus de mille francs), somme plus que suffisante à la réussite de son projet.

Plaignons la pauvre exilée qui a si cruellement perdu celui en qui elle espérait tant !

D. ARNAULD.

DE LA BEAUTÉ

Pour le vulgaire, la beauté est une enseigne ; pour l'artiste, c'est une religion. — PLATON.

* *

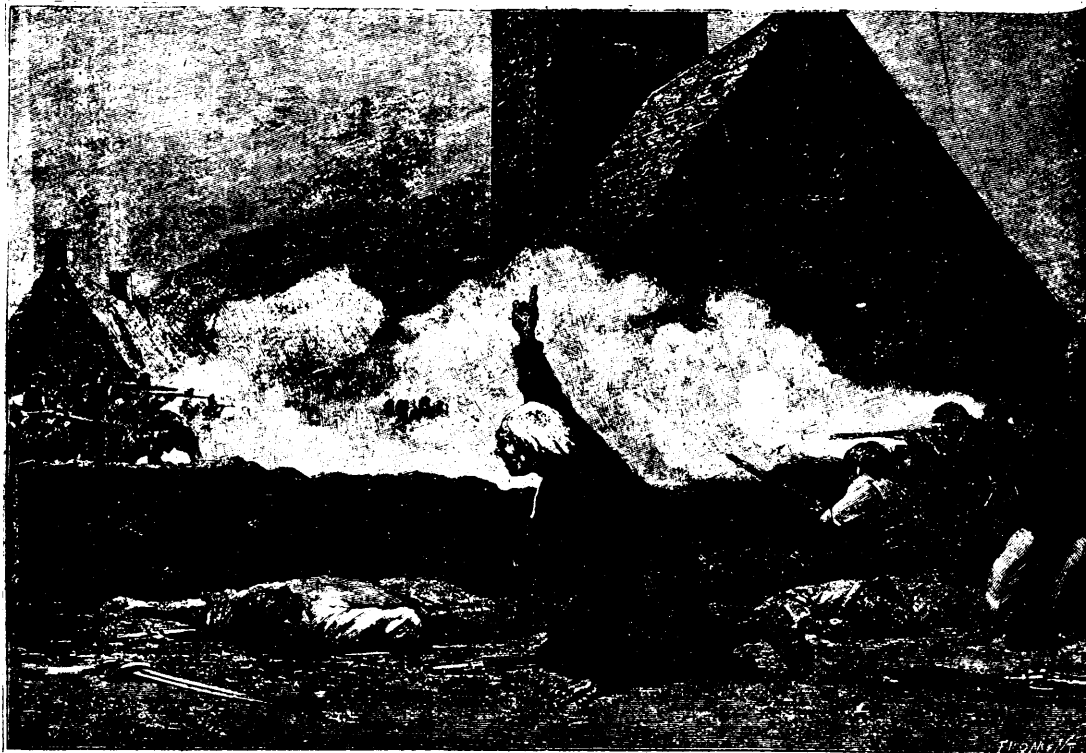
Le Paganisme mettait la beauté au-dessus de l'expression ; le Christianisme a mis l'expression au-dessus de la beauté. — LACORDAIRE.

* *

La beauté est une lettre de recommandation que la nature donne à ses favoris. — DIDEROT.

LE CURÉ DE BAZEILLE

(Les Chants du Soldat)



BAZEILLE

Le blâme qui voudra, moi je l'aime, ce prêtre !
Est-ce sa faute à lui s'il perdit la raison,
Si des frissons de haine ont traversé son être,
Lorsque les Bavarois, les poings pleins de salpêtre,
Brûlaient homme par homme et maison par maison ?

Ils avançaient ainsi, dévastant le village,
Ne laissant derrière eux que ruine et que mort.
Et qu'importait le sexe et que leur faisait l'âge !
N'avait-on pas tenté d'arrêter leur passage ?
Féroces par calcul, ils tuaient sans remords.

La place de l'Eglise était encore à prendre,
Mais nos soldats luttèrent d'un cœur mal assuré,
Et quelques uns déjà murmuraient de se rendre,
Lorsque sur le parvis un cri se fait entendre :
" Aux armes ! mes enfants ! " C'était leur curé.

Et, passant sa soutane aux plis de sa ceinture,
Faisant aux paysans signe de l'imiter,
Il ramasse un fusil que la mort lui procure :
Chacun s'arme, s'excite et se rassure,
Et la poudre aussitôt recommence à chanter.

Pif ! paf ! Les Bavarois s'avançaient en colonne ;
Derrière un petit mur on se mit à couvert ;
" Feu ! commandait le prêtre, et que Dieu me pardonne ! "
Les habits bleus tombaient comme les brises d'automne.
Mais leur flot grossissait toujours, comme la mer

La lutte se finit, hélas ! comme on peut croire,
Mais les fiers Allemands ont regardé, surpris,
Ces paysans couchés sous la muraille noire ;
Ce fut court, mais ce fut assez long pour la gloire :
Le curé de Bazeille est mort pour son pays !

PAUL DEROULEDE.

PRÈS D'UN BERCEAU

Il avait nom Clément, parce que sa mère s'appelait Clémence, et qu'il était beau comme elle, et elle, douce comme lui. Un enfantlet aux joues dorées et fraîches, à la bouche vermeille, aux yeux de diamant noir. Ceux qui le voyaient l'enviaient à sa mère.

Il balbutiait les premiers mots ; il essayait les premiers pas. Il voyait s'épanouir les fleurs de son second printemps, et déjà il souriait aux violettes qu'on entrelaçait à ses boucles brunes.

Ses grands frères l'aimaient tant, ce cher mignon dernier né ! Fernand allait jusqu'à lui prêter ses jouets, pour peu qu'ils fussent à demi fracassés ; et Toto ne pleurait plus quand petit frère dormait paisible dans le berceau garni de rideaux blancs.

La maison était joyeuse. Plusieurs amis y venaient, qui n'en disaient pas de mal en sortant. On y priait tous les jours, on s'y aimait de bon cœur, on travaillait sans relâche : la mère pour ses trois fils ; le père, dont la lampe brûlait presque toute la nuit, pour ses trois fils et pour leur mère.

Le bonheur en ce monde, ne dure pas plus que l'éclair rayant la nue. Il passe, il ne demeure pas.

Un matin, Clément s'éveilla sans sourires, ses joues duvetées pâlissaient, et le regard limpide se ternissait de ses yeux si brillants la veille.

Le médecin vint aussitôt. Ces petits êtres ont si grande hâte de quitter la vie pour remonter au ciel ! Il vit l'enfant et hocha la tête. Il murmura des mots barbares : ces maladies pardonnent rarement.

On mit le chéri dans son berceau, que protégeait une croix d'ivoire attachée par un nœud de ruban.

— Le sauverons-nous, docteur ?

— C'est Dieu qui sauve ! Patience ! il faut attendre neuf jours.

Quel martyre ! Il fallait des soins minutieux : il fallait cette potion toutes les heures, alternant avec ce looch ; ces frictions deux fois par jour ; ces révulsifs violents qui mettaient à nu la pauvre poitrine rose..... et le dos amaigri où se dessinaient sous la peau rubéfiée les os fragiles !... et les petits pieds dans ces bas de coton..... Que sais-je encore ?

Est-on condamné à tant souffrir avant d'avoir vécu ? et de qui nos doux petits innocents expient-ils les péchés ?

Quelle misère ! Personne à la maison ne dormait plus, que les deux aînés, qui demandaient à bonne Vierge, à la prière du soir, de ne pas appeler encore Clément en paradis.

La mère gardait l'enfant pressé contre son sein, car maintenant il ne devait plus rester couché : le sang engorgeait les poumons ; il respirait à peine.

La lampe n'éclairait plus la veille laborieuse du père. Il était là, boursouflé de pensées et d'angoisses, mêlant ses larmes aux larmes de Clémence.

Et la servante, qui doublait sa tâche déjà lourde, prenait sa part de ce fardeau de douleur.

Plus de joyeux éclats de rire au modeste logis ! plus de projets ni d'espérance ! On veillait autour de bébé pour le défendre de la mort ; on ne le quittait pas, afin de le voir plus longtemps ; on épuisait tous les moyens que la science suggère : chaque jour le médecin venait le matin et le soir ; et lui qui assistait à tant d'agonies et qui voyait tant d'affreux spectacles, lui pleurait devant cet